

— Tu t'informerás.

— C'est juste, avec une langue on va partout ; après ?

— Arrivé à Castres, tu te logeras dans une rue qu'on appelle la rue du Martroi, dans une maison située presque en face de la cathédrale, et qui est tenue par une vieille femme que l'on appelle Boisvin.

— Voilà un joli nom, par exemple !

— Te tairas-tu ?

— Je suis muet comme une tanche, allez, ne vous inquiétez point, je ne perds pas un mot.

— Tu diras à cette femme : Je viens au nom du Seigneur. Elle te répondra : Que sa volonté soit faite ! et alors tu lui diras, retiens bien ceci : Non à lui, mais à « Elle », en appuyant sur le dernier mot. Te souviendras-tu bien ?

— Soyez tranquille. Quand mon intérêt est en jeu, je n'oublie jamais, c'est une faculté de naissance.

— Tu seras dans cette maison comme chez lui, complètement libre de tes actions, alors tu t'informerás et tu sauras si la comtesse du Luc est dans la ville ; si elle y est, n'importe par quel moyen, cela te regarde, tu t'arrangeras de façon à te créer des intelligences dans sa maison ; tu regarderas ; tu espionneras, tu écouteras, et cela de façon à ce que, lorsque j'irai te trouver dans quelques jours, tu puisses me donner les renseignements les plus complets sur la comtesse du Luc et sur sa manière de vivre. M'as-tu compris ?

— Il faudrait être stupide, comme vous me le disiez tout à l'heure, pour ne pas comprendre. Si les renseignements sont bons, quelle sera ma récompense ?

— Cinquante pistoles... ou pendu. C'est à toi de choisir.

— Vous ne pourriez pas augmenter le premier et diminuer le second ?

— Assez ! maintenant partons. Tu sais ce que j'exige de toi, tu n'as qu'à agir en conséquence.

— Hum ! c'est égal, il n'y a pas de plaisir avec vous. Au moins avec M. le comte on pourrait débattre ses intérêts. Une jolie perspective que vous m'offrez là, la potence.

— Bah ! Qu'est-ce que cela te fait ? un jour ou l'autre ne dois-tu pas fuir de cette façon ? répondit le page d'une voix railleuse.

— C'est juste ; mais au moins me serait-il plus agréable que cela arrivât le plus tard possible.

— Bah ! que t'importe ! D'ailleurs cela te regarde, arrange-toi comme tu voudras, et, ajouta-t-il en lui posant la main sur l'épaule, ne t'avises pas de te sauver avec mes cent pistoles, car ce serait pour toi le moyen d'en finir tout de suite ; tu n'aurais pas fait deux lieues dans une fausse direction que tu serais pendu haut et court.

— Je le sais bien... sans cela, fit-il en hochant la tête.

— Tu dis ?

— Rien, je me parle à moi-même.

— C'est que je croyais...

— Vous vous êtes trompé, monseigneur.

— Encore ?

— Je veux dire, mon cher Claude Aubryot. C'est égal, c'est un drôle de nom que vous avez là tout de même.

— Imbécile ! fit l'autre en haussant les épaules. Allons, viens !

Ils quittèrent la chambre, descendirent l'escalier et bientôt se trouvèrent dans la rue.

— De quel côté allez-vous ? demanda La Bruyère.

— De celui où tu ne vas pas.

— Bah ! Comment le savez-vous ?

— Mu vas voir. Par où prends-tu ? à droite ou à gauche ?

— Moi, ça m'est égal ; je n'ai pas de préférence, tous les côtés me sont bons.

— Alors tu prends à droite ?

— Comme vous voudrez. Et vous ?

— Moi ? naturellement je prends à gauche, puisque tu prends à droite.

— C'est drôle ! et vous croyez que vous arriverez.

— J'en suis sûr.

— Si c'est une conviction, je n'ai rien à dire.

— N'oublie pas mes recommandations.

— Oh ! quant à cela, vous pouvez dormir sur les deux oreilles. Alors je prends à droite ?

— Prends à gauche si tu veux.

— Je le préfère, comme cela nous irons ensemble.

— Du tout ; moi je prendrai à droite.

— Allons, allons il n'y a pas moyen, je m'embrouille, j'aime mieux partir tout de suite.

— Tu seras bien.

— Adieu, mad..., monseigneur... C'est-à-dire non, mon cher ami Claude Aubryot.

Le page haussa les épaules et ils se tournèrent le dos, partant chacun d'un côté différent.

Ce n'était pas sans peine, on en conviendra, que Claude Aubryot était parvenu à obtenir cela de La Bruyère.

Lorsque l'ancien domestique du comte de Saint-Ayrom eut tourné l'angle de la rue, Claude Aubryot qui l'avait suivi d'un œil inquiet, partit d'un pas relevé qui ne tarda pas à se changer en une véritable course à toutes volées. Malgré ses efforts désespérés, nous avons vu qu'il était arrivé trop tard.

Bien que le comte ne lui eût rien dit, cependant le page qui se sentait dans son tort, ne laissait pas que d'éprouver une certaine inquiétude ; sa conscience lui reprochait trop de choses d'ailleurs, pour qu'il fût tranquille, et tout en suivant son maître à distance respectueuse, le jeune homme cherchait dans son esprit quel prétexte il pourrait trouver pour justifier son absence.

Les cavaliers arrivèrent à la demeure de M. de Penavère, grand et bel hôtel situé sur la place principale de la ville, en face même de la cathédrale, et construit sous François I<sup>er</sup>, avec toutes les curieuses et hardies fouillures de la Renaissance.

L'hôtel du gouverneur était gardé par des reîtres.

Après avoir pénétré dans la cour d'honneur, les cavaliers mirent pied à terre devant un magnifique perron en marbre blanc, garni d'une double rampe de fer forgé et splendidement ouvragé.

Le baron de Penavère était un gentilhomme de haute race ; aussi son hospitalité fut-elle large, grande, somptueuse ; telle enfin qu'on devait l'attendre d'un homme de son nom.

Le soir, après un souper magnifique, le comte du Luc, rentré dans ses appartements, tout en se faisant déshabiller pour la nuit, reprocha d'une voix amicale à son page d'avoir si légèrement abandonné ses chevaux et oublié son service.

— C'est vrai, monseigneur, répondit franchement le jeune homme, j'ai eu tort, je le reconnais, je n'essayerai pas de pallier ma faute ; je me bornerai à vous avouer franchement que nous avons fait une longue route par des chemins poudreux et un soleil torride et que je mourais de soif.

— Comment, coquin, dit en riant le comte, c'est pour aller boire que tu as quitté ton poste ?